
To dig or not to dig?

Compte rendu du séminaire d'archéologie en région Centre (SARC) :
Détection, caractérisation et fouille des sites paléolithiques et
mésolithiques (Orléans, 4 avril 2014)

Raphaël Angevin, Céline Coussot, Sandrine Deschamps, Fiona Kildéa,
Morgane Liard, Johannes Musch et Christian Verjux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/racf/2327>
ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Raphaël Angevin, Céline Coussot, Sandrine Deschamps, Fiona Kildéa, Morgane Liard, Johannes Musch et Christian Verjux, « To dig or not to dig? », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 54 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/racf/2327>



Les contenus de la *Revue archéologique du centre de la France* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Raphaël ANGEVIN¹, Céline COUSSOT², Sandrine DESCHAMPS³, Fiona KILDÉA⁴,
Morgane LIARD⁵, Johannes MUSCH⁶ et Christian VERJUX⁷

To dig or not to dig?

**Compte rendu du séminaire d'archéologie en région Centre (SARC)
Détection, caractérisation et fouille des sites paléolithiques et mésolithiques
(Orléans, 4 avril 2014)**

Détection, caractérisation et fouille des sites paléolithiques et mésolithiques, tel était le thème retenu par les organisateurs du 18^e séminaire d'archéologie en région Centre (SARC) qui s'est tenu le 4 avril 2014 au muséum d'Histoire naturelle d'Orléans. Dernier volet du cycle consacré à l'approche des sites archéologiques en contexte préventif, il faisait suite aux neuf précédentes éditions dédiées : aux agglomérations secondaires gallo-romaines (2008) ; aux installations domestiques néolithiques ; aux ensembles funéraires de l'âge du Fer jusqu'à la période Moderne (2009) ; aux témoignages d'habitat de l'âge du Bronze (2010) ; aux ateliers de production céramique et installations métallurgiques (2011) ; aux établissements ruraux antiques (2012) et enfin aux structures souterraines médiévales (2013). Cette session a réuni près d'une centaine de professionnels et d'étudiants, pour l'essentiel préhistoriens, mais également spécialistes d'autres disciplines

qui, confrontés dans leur pratique quotidienne aux enjeux exprimés dans le titre, ont témoigné à cette occasion d'un vif intérêt pour le sujet.

Cet engouement n'a, à l'évidence, rien de surprenant. Depuis ses origines, la recherche en Préhistoire a toujours été un laboratoire innovant pour la discipline archéologique : des premières classifications industrielles de G. de Mortillet aux travaux de l'école paéolithologique de A. Leroi-Gourhan, elle a sans cesse orienté et infléchi les choix des scientifiques, en mettant à leur disposition des outils efficaces pour repérer, sonder et fouiller des sites souvent difficiles d'accès. La démarche stratigraphique de H. Breuil, l'approche géologique de F. Bordes ont ainsi favorisé les évolutions plus générales de la pratique archéologique, et ce jusqu'au développement récent de la recherche préventive à la fin des années 1970.

En cela, ce séminaire souhaitait éclairer une évidence originale : singularité scientifique tout d'abord,

-
1. Conservateur du patrimoine, Service régional de l'archéologie - DRAC Centre, UMR 7041-ArScAn, raphael.angevin@culture.gouv.fr
 2. Géomorphologue, Inrap Centre - Île-de-France, UMR 8591 - Laboratoire de géographie physique, celine.coussot@inrap.fr
 3. Archéologue responsable d'opération, Inrap Centre - Île-de-France, UMR 7041-ArScAn, sandrine.deschamps@inrap.fr
 4. Archéologue responsable d'opération, Inrap Centre - Île-de-France, UMR 7041-ArScAn, fiona.kildea@inrap.fr
 5. Géomorphologue, Inrap Centre - Île-de-France, UMR 6042-Géolab, morgane.liard@inrap.fr
 6. Archéologue responsable d'opération, Inrap Centre - Île-de-France, johannes.musch@inrap.fr
 7. Conservateur en chef du patrimoine, Service régional de l'archéologie - DRAC Centre, UMR 7041-ArScAn, christian.verjux@culture.gouv.fr

Pour citer cet article, utilisez la référence électronique :

Angevin R., Coussot C., Deschamps S., Kildéa F., Liard M., Musch J. et Verjux Ch. - To dig or not to dig? Compte rendu du séminaire d'archéologie en région Centre (SARC) Détection, caractérisation et fouille des sites paléolithiques et mésolithiques (Orléans, 4 avril 2014), *Revue Archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 54 | 2015, URL : <http://racf.revues.org/>

car la Préhistoire impose, plus que toute autre discipline sans doute, de manipuler des cadres spatiaux extraordinairement mouvants et de jongler avec les échelles de temps comme avec autant de répertoires familiers. Spécificité méthodologique ensuite, car le caractère fugace des témoignages préhistoriques recueillis rend souvent extrêmement délicate l'appréciation du degré de conservation des gisements, de leurs limites, voire de leur chronologie, imposant de déployer des approches toujours nouvelles et de proposer des outils toujours plus innovants. Originalité technique enfin, tant les exigences et les attentes des préhistoriens les conduisent désormais à rechercher activement – c'est-à-dire avec les moyens adaptés – les sites profondément enfouis ou ceux à la trame singulièrement lâche.

Ces contraintes, qui sont également des opportunités d'action, font de l'exploration des sites paléolithiques et mésolithiques un objet d'étude à part entière et imposait par là même un nécessaire retour sur expérience. À travers les orientations retenues et la sensibilité des différents intervenants, ce séminaire a donc choisi de mettre en lumière les stratégies et les objectifs propres à ce type d'opération : contexte d'intervention, taphonomie, datation, approches géomorphologique et paléoenvironnementale, analyse territoriale, etc.

Les communications présentées au cours de cette journée ont été sollicitées en fonction de la variété des approches mobilisées, en région Centre et au-delà. Elles révèlent les traits communs, mais également les spécificités des méthodes de détection et de caractérisation des sites préhistoriques : rigueur dans l'analyse des sources dont le degré de résolution est souvent inversement proportionnel aux moyens de terrassement mis en œuvre pour accéder aux dépôts les plus profonds qui les recèlent ; étroite articulation du travail entre archéologues et géologues spécialistes des séquences pléistocènes qui se manifeste, ici plus qu'ailleurs, dans une évaluation précise de la puissance des formations quaternaires et un raffinement des séries sédimentaires ; analyses spatiales exhaustives qui ouvrent avec profit sur des tentatives de restitution paléolithique des occupations préhistoriques ; démarches prospectives méthodiques qui passent désormais non seulement par la reconnaissance des configurations topographiques les plus favorables à l'implantation humaine, mais également par l'étude de la répartition des vestiges à une échelle locale et régionale, etc.

Cette rencontre a été l'occasion de découvrir ces particularismes, à travers plusieurs études de cas et présentations de synthèse. Si la matinée a

été consacrée à l'exposé du cadre chrono-stratigraphique régional, de l'histoire de la recherche, et de ses problèmes méthodologiques et enjeux actuels, l'après-midi a laissé libre cours à des réflexions approfondies autour de certains points plus spécifiques, à travers l'exemple d'opérations récentes de diagnostic et de fouille ou le compte rendu de programmes d'étude au long cours. La session a été suivie d'un temps d'échange et de débat dirigé par Boris Valentin.

1. UNE HISTOIRE DÉJÀ ANCIENNE...

Laurent Bourgeau, conservateur régional de l'archéologie du Centre, a ouvert ce séminaire en rappelant la place particulière occupée par la recherche sur le Paléolithique et le Mésolithique au sein du paysage institutionnel et académique national. En une brève introduction, il a rappelé l'importance des opérations réalisées ces dernières années dans le cadre préventif et leur contribution majeure à la connaissance de la Préhistoire régionale et au-delà, en pointant les difficultés techniques, économiques et réglementaires liées à leur mise en œuvre, bien souvent en préalable aux travaux d'aménagement les plus structurants (réseaux routiers et ferroviaires, zones d'activité économique, etc.).

Christian Verjux a ensuite dressé un bilan nourri de la recherche sur le Paléolithique et le Mésolithique en région Centre, alimenté par le travail de synthèse d'Émeline Deneuve. Dans leur communication, ils ont esquissé quelques-unes des évolutions méthodologiques, théoriques et historiographiques de la discipline : ces dernières concernent au premier chef les techniques mobilisées pour explorer les gisements et la diversité des " grilles de lecture " proposées pour rendre les sites intelligibles, depuis les premières approches typologiques et stratigraphiques jusqu'au développement plus récent des projets paléolithique et technologique. Cette présentation s'est notamment attardée sur les opérations fondatrices conduites par le D^r Jacques Allain dans les vallées de la Creuse (Abri Fritsch, grotte de la Garenne) et du Loing (Cepoy, Fontenay) ; fouilles qui ont marqué durablement la recherche régionale. Au cours des années 1960-1970, ces recherches souhaitaient déjà répondre à deux exigences fondamentales de la recherche en Préhistoire, à travers la résolution de problématiques chronologiques et spatiales qui restent aujourd'hui singulièrement fécondes : près de quarante ans plus tard, et alors que les travaux se sont enrichis d'une documenta-

tion exceptionnelle, force est de constater que les gisements explorés en stratigraphie et en extension à cette occasion constituent toujours des références incontournables.

Avec le développement de l'archéologie préventive, les données relatives aux périodes anciennes – du Paléolithique et au Mésolithique – ont connu, depuis plus de vingt ans, une croissance exponentielle. À l'échelle régionale, le tableau présenté apparaît toutefois plus contrasté puisque l'essentiel de l'activité s'inscrit, aujourd'hui encore, dans le cadre de la recherche programmée. Au cours des quinze dernières années, cette dernière a ainsi joué un rôle fondamental, avec une dizaine de fouilles pluriannuelles exécutées, principalement sur des sites du Paléolithique inférieur (Eguzon " Pont de Lavaud ", Lunery " la Terre des Rosières ", Brinay " La Noira ") et supérieur (Preuilly-sur-Claise " La Picardie ", Eguzon " Fressignes ", Bossay-sur-Claise " Les Maitreaux ", Abilly, " Les Roches "). L'art pariétal, peu représenté dans la région, a pour sa part été étudié avec soin dans deux grottes de renommée internationale, " la Roche-Cotard " à Langeais (Indre-et-Loire) et " la Garenne " à Saint-Marcel (Indre). Plusieurs prospections et projets collectifs de recherche fédèrent par ailleurs des équipes autour de thématiques liées aux premières occupations humaines en Europe, à la chronostratigraphie des formations quaternaires (terrasses alluviales, limons des plateaux), à la gestion des ressources siliceuses ou encore aux peuplements du Tardiglaciaire et du début de l'Holocène. Pour le Mésolithique, le site du " Parc du Château " à Auneau (Eure-et-Loir), avec ses sépultures et ses structures en creux, demeure un exceptionnel conservatoire de l'habitat et des traditions funéraires mésolithiques, bien au-delà de la région.

En archéologie préventive, une attention particulière a été accordée à la détection et à la caractérisation des gisements les plus anciens et de leur contexte géomorphologique. Ainsi, plusieurs opérations de grande ampleur, pour la plupart sur des tracés routiers ou autoroutiers, ont intéressé des gisements représentatifs des cultures du Paléolithique moyen (Saint-Firmin-des-Prés, " La Garenne " ; Angé, " Le Petit Jardin ") et supérieur (Mareuil-sur-Cher " la Croix de Bagneux " et " le Casseux ", Auneau " l'Hermitage "). Si l'on intègre les données des diagnostics, il apparaît ainsi que près d'une cinquantaine d'indices paléolithiques ont pu être mis au jour ces vingt dernières années. De même, plus d'une vingtaine de sites mésolithiques ont été découverts et évalués entre 1990 et 2013, une dizaine de diagnostics ayant été suivie de fouilles préven-

tives, notamment à Ingrandes, Saint-Romain-sur-Cher, Langeais, Mareuil-sur-Cher et Auneau. En miroir d'autres régions (Aquitaine, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes, Picardie, pour ne citer que les exemples les plus frappants), la situation de la région Centre apparaît cependant en " demi-teinte " : si le développement de l'archéologie préventive a certes permis d'ouvrir largement le champ des possibles pour la connaissance des périodes anciennes de la Préhistoire, il n'a cependant pas entraîné un bouleversement complet des cadres existants.

En dépit de ce constat, les travaux engagés sur le Paléolithique et le Mésolithique ont considérablement renouvelé les problématiques de recherche sur ces périodes au cours des deux dernières décennies. Ils ont permis de compléter le cadre chrono-culturel régional et de documenter les modalités d'implantation des groupes de chasseurs-collecteurs mobiles, sans viser nécessairement la construction de modèles prédictifs. Dans ce contexte, un important effort a été consenti pour l'exploitation et la publication des résultats des différentes opérations, notamment par le développement de projets collectifs de recherche, sans toutefois restituer de manière satisfaisante auprès de la communauté scientifique l'ensemble des données capitalisées depuis plus de quinze ans. Cette réalité contingente, presque consubstantielle à l'archéologie préventive, fait certes écho à une conjoncture académique particulière – la Préhistoire ancienne n'est représentée qu'à la marge dans la formation universitaire régionale et les travaux des unités mixtes de recherche du CNRS implantées localement ne portent que très rarement le regard au-delà des ultimes pulsations néolithiques – mais nous rappelle également le temps et l'énergie nécessaires pour réaliser des études de qualité dans ce domaine, face à la relative rareté des compétences et dans le cadre de délais contraints.

2. TECHNOLOGIE, GÉOMORPHOLOGIE, PALÉOENVIRONNEMENT : VERS DE NOUVELLES DÉMARCHES PLURIDISCIPLINAIRES

Céline Coussot, Morgane Liard et Raphaël Angevin se sont ensuite intéressés à la question de l'appréhension des vestiges préhistoriques dans leur contexte à travers une communication intitulée *Où ? Quand ? Comment ?* L'objectif de cette présentation était de montrer quelle pouvait être la contribution d'une démarche pluridisciplinaire, articulante étroitement le regard du préhistorien et celui du géomorphologue.

À travers plusieurs exemples issus d'opérations récentes, les intervenants ont ainsi tenté de restituer la trajectoire des derniers 125 000 ans en France centrale (Pléistocène supérieur). Ce canevas, qui correspond à l'ultime cycle glaciaire/interglaciaire, est marqué par une forte instabilité climatique, responsable d'une succession d'épisodes particulièrement rigoureux et de légers réchauffements. D'un point de vue chrono-culturel, ces oscillations signalent plusieurs moments décisifs dans la " paléohistoire " des groupes humains puisque cette période coïncide avec les ultimes expressions du Paléolithique moyen, avant le basculement vers le Paléolithique supérieur et l'émergence de comportements nouveaux.

Les mutations dont ils témoignent s'expriment dans une modernité à géométrie variable et une forme d'accélération de l'histoire : ainsi, entre 40 ka et 12 ka cal BP, la péninsule européenne paraît s'établir en une vaste " mosaïque " culturelle, tandis que les sociétés qui la composent, en constante ébullition, sont traversées par des dynamiques économiques et idéologiques sans cesse divergentes, s'appuyant sur des substrats particulièrement mouvants. Derrière l'unité biologique apparente des populations – autour de 45 ka cal. BP, cette séquence voit en effet la substitution des derniers groupes néandertaliens par les premières populations anatomiquement modernes –, ces réalités tissent des systèmes d'encadrement social extrêmement corsetés et des formes d'être-au-monde particulières : la résolution chronologique des séquences explorées permet ainsi d'éclairer la variabilité spatiale et temporelle des sociétés humaines et la complexité des technocomplexes qui leur sont régulièrement associés. Derrière leurs évolutions et les contrastes qui se font jour, il devient alors possible de préciser les mouvements régionaux qui les accompagnent et les mécanismes de rupture à l'origine des changements perceptibles à une échelle plus large.

À travers la variété des enregistrements sédimentaires régionaux, ce récit éclaire également la diversité des configurations écologiques au sein desquelles les groupes humains ont pu évoluer. À cet effet, les communicants ont fait le choix de mettre l'accent sur deux secteurs : la Beauce eurélienne, dominée par les séquences limoneuses de plateau, et le Val d'Orléans caractérisé par les formations alluviales des terrasses de la Loire. C'est de ces contextes que provient l'essentiel de la documentation présentée ; documentation dont la compréhension nécessite de profonds ajustements. À cet égard, ce bilan chrono-stratigraphique a été enrichi d'importantes consi-

dérations méthodologiques. Le rôle du préhistorien au cours des opérations a été précisé, de même que celui du géomorphologue. Ainsi, si le premier est chargé de détecter et de caractériser d'un point de vue typo-technologique les artefacts mis au jour, de proposer une attribution chrono-culturelle efficace pour leur assemblages, de décrire et d'interpréter l'organisation spatiale des vestiges (structuration) et de contribuer à l'expertise taphonomique des gisements (degré de conservation) par la sériation des séquences archéologiques, le second se voit confier l'identification des formations sédimentaires superficielles susceptibles de contenir des vestiges archéologiques ainsi que l'observation, la collecte des données paléoenvironnementales, la description et l'interprétation des séquences stratigraphiques et des contextes topographiques afin d'estimer leur potentiel archéologique. En cela, le diagnostic des indices paléolithiques et mésolithiques repose sur un dialogue permanent entre les différents acteurs de l'intervention sur le terrain.

3. L'EXPERTISE TAPHONOMIQUE, UNE CONTRIBUTION FONDAMENTALE

Les aspects collectifs de cette démarche étaient également au cœur de la communication présentée par Sandrine Deschamps, Fiona Kildéa et Johannes Musch, malicieusement intitulée *In situ or not ?* Elle posait le problème de la conservation des gisements préhistoriques, éclairant une tendance lourde de la recherche qui a vu les interprétations s'inverser au début des années 1990, glissant de la perception de sites " totalement en place " vers celle de sites " totalement déstructurés ". Si la vérité se situe probablement entre ces deux extrêmes, il n'en reste pas moins nécessaire de mesurer les déformations et altérations post-dépositionnelles susceptibles de grever notre lecture des gisements, par la reconnaissance des phénomènes, naturels ou anthropiques qui ont pu les affecter depuis leur mise en place.

À cette fin, les préhistoriens ont développé de nouveaux outils qui permettent de préciser la taphonomie des sites évoluant en contexte périglaciaire. Les phénomènes à l'œuvre se révèlent ainsi extraordinairement variés et parfois difficiles à mettre en évidence sur le terrain : bioturbations, piétinement, solifluxion, ruissellement, transport en masse des vestiges par alluvionnement et colluvionnement, cryoturbation, etc. Les processus pédologiques à l'œuvre au cours des séquences interglaciaires se révèlent, quant à eux, sensiblement différents des dynamiques pléni-

ciaires. À cet égard, les données recueillies sur les sites mésolithiques apparaissent particulièrement délicates à interpréter : leurs conditions d'enfouissement, au début de l'Holocène (Boréal), ont en effet induit des spécificités taphonomiques qu'il est nécessaire de prendre en compte. La principale d'entre elles concerne l'impact de la bioturbation, extrêmement forte au moment de la constitution puis de la stabilisation des paléosols.

Quelle que soit la séquence envisagée, ces phénomènes apparaissent par ailleurs rarement isolés : le plus souvent amalgamés, ils peuvent conduire à une interprétation erronée des occupations en présence, dont le terme de palimpseste rend inexactement compte. *In fine*, les ensembles archéologiques que nous définissons juxtaposent des réalités diverses dont les relations chronologiques et spatiales ne peuvent pas toujours être clairement explicitées.

De ce point de vue, l'étude géologique livre toutefois un cadre stratigraphique relativement solide à l'intérieur duquel il est possible de raisonner sans trop de risque : elle décrit les grands ensembles du milieu sédimentaire et livre une analyse séquentielle des formations quaternaires, sur le fondement d'études sédimentologiques, granulométriques et micromorphologiques. Cela suppose malgré tout – dans une chaîne opératoire raisonnée qui n'est malheureusement que trop peu souvent respectée – de développer une approche naturaliste des sites par la combinaison de différentes échelles d'observation, depuis une mise en contexte générale (géomorphologique) jusqu'à un examen micro-faciologique des dépôts, dans laquelle doivent intervenir des sédimentologues, des micromorphologues, des géochimistes, etc., en passant bien évidemment par une approche lithostratigraphique des formations rencontrées (géologue du quaternaire).

Il n'est pas toujours possible cependant de fournir le détail de ces séquences et certains ensembles peuvent renfermer un ou plusieurs dépôts archéologiques, ce qui contraint à composer avec les séries sédimentaires et à discuter la cohérence interne de chaque couche. L'un des outils majeurs laissés à la disposition des préhistoriens pour caractériser l'ampleur des perturbations subies est la réalisation, en contexte archéologique, de tests de fabrique, fondés sur l'analyse de l'orientation et de l'inclinaison des objets (BERTRAND et TEXIER 1995). S'appuyant sur une exploitation statistique des mesures et la constitution d'un référentiel actualiste des mécanismes sédimentaires naturels, cette méthode se révèle particulièrement efficace pour aborder les processus de formation des niveaux paléolithiques. Elle distingue plusieurs grands types d'organisation des objets

(configuration désordonnée, disposition selon un axe préférentiel, imbrication, etc.) qui renvoient à des logiques d'évolution différentes. Corrélée aux observations archéologiques et géologiques, elle permet de discriminer efficacement les ensembles ayant subi des pédoturbations liées à l'activité biologique, aux retraits colluviaux ainsi que les niveaux affectés par la solifluxion.

L'examen du mobilier archéologique permet également de préciser ces premières informations. Plusieurs procédés tels que la recherche de raccords et remontages d'intérêt stratigraphique, la critique de l'homogénéité typo-technologique des assemblages, l'étude de la distribution spatiale et stratigraphique du matériel et l'analyse de ses états de surface (fraîcheur, patine, émoussé, etc.) fournissent ainsi des arguments pour préciser la taphonomie des gisements. La granulométrie du matériel lithique constitue elle aussi une donnée utile : elle éclaire un possible transport sélectif du matériel qui peut résulter de différents mécanismes sédimentaires. Ce " tri " constitue une signature fiable des déplacements qui peut être aisément mise en évidence à travers l'examen de la composition d'une série lithique, par exemple. *A contrario*, l'association de la fraction fine avec les éléments de plus grandes dimensions constitue un argument solide pour attester la bonne conservation d'un niveau archéologique. Dès lors, sa reconnaissance suppose la mise en œuvre d'un tamisage systématique des sédiments, protocole rarement compatible avec les exigences propres à l'archéologie préventive.

4. LA DIFFICILE CONCILIATION DES ENJEUX ET DES MOYENS

Et c'est bien là que le bât blesse : l'analyse taphonomique des sites préhistoriques est une démarche qui s'opère en deux temps. Elle suppose de déterminer en premier lieu les mécanismes sédimentaires et pédologiques à l'origine de la formation des couches dans lesquelles ont été retrouvés les vestiges. Mais cette analyse contextuelle ne peut suffire à diagnostiquer l'état de conservation d'un gisement. Sa caractérisation passe par la recherche des caractères et propriétés des ensembles archéologiques susceptibles d'être attribués à la dynamique naturelle. La confrontation de ces informations, parfois équivoques, conduit à proposer un scénario plausible pour leur mise en place, rendant compte de l'ensemble des observations formulées au moment de l'étude. Seule cette discrimination préalable permet,

en dernière instance, de saisir avec précision l'organisation anthropique des vestiges archéologiques.

Or, si chacun s'accorde sur la nécessité de documenter au plus près les sites découverts pendant la phase de diagnostic, tant du point de vue de leur extension que de leur stratigraphie, de la caractérisation des industries que de leur état de conservation, il apparaît bien souvent difficile de mettre en œuvre l'ensemble des protocoles induits par cette exigence. Ainsi, leur caractérisation se heurte généralement au fait qu'il est impossible de réunir, en un temps limité, toute l'information nécessaire à la réalisation d'une étude taphonomique satisfaisante, parce que l'acquisition des données demande à la fois des moyens conséquents et des surfaces suffisamment étendues pour qu'elles soient réellement représentatives. En clair, il apparaît irréaliste de vouloir mettre en concordance ces objectifs avec les pratiques en vigueur actuellement au cours de la phase de diagnostic, *a fortiori* lorsque les niveaux explorés ont été reconnus à des profondeurs importantes.

Ce dernier aspect n'est en effet pas anodin, car il amplifie les incertitudes décrites plus haut : si l'on peut tout à fait espérer se rapprocher du modèle " théorique " des projets d'intervention en sondant à près de 10 % les parcelles dont le recouvrement sédimentaire est assez faible, il devient extrêmement difficile, au contraire, d'explorer avec le même niveau d'exigence les vestiges recouverts par d'importants dépôts quaternaires, et ce pour des raisons essentiellement économiques. Dans ce cas précis, le taux d'ouverture n'excède que rarement les 0,5 % de la surface investie, bien loin des attendus d'un diagnostic classique pour lequel la définition d'un seuil systématique n'a d'ailleurs que bien peu de sens. À une telle échelle, un problème criant d'échantillonnage se pose donc, à telle enseigne que trouver quelques pièces dans ce type de contexte apparaît bien souvent comme révélateur d'un point de vue statistique.

In fine, ces remarques ne sont pas indifférentes car elles conditionnent l'ensemble de la chaîne opératoire, jusqu'à la réalisation de la fouille elle-même. L'utilisation de critères taphonomiques incomplets, voire inadaptés, comporte en effet plus de dangers que de bénéfices lorsqu'il s'agit de statuer sur l'intérêt d'un site et de prendre la décision de poursuivre ou non les investigations. Comme le rappelle avec pertinence Pascal BERTRAND, l'expérience montre qu'il est finalement assez rare qu'à l'issue d'une opération, le point de vue du préhistorien sur l'état de conservation d'un site ne diffère

pas sensiblement de celui qu'il avait au moment du diagnostic (BERTRAND *in* DEPAEPE et SÉARA 2011). Cet " effet de surprise " ne constitue à l'évidence qu'un moindre mal car, en parallèle, combien de sites échappent finalement aux évaluations en tranchées parallèles, combinées à des diagnostics chrono-culturels souvent partiels ou incomplets ? Cette question n'est pas qu'une provocation : il suffit pour s'en convaincre de projeter les plans de certains niveaux d'occupation d'Étiolles, de Pincevent ou du Closeau sur une trame classique de diagnostic pour prendre ainsi la mesure des informations qui, potentiellement, ont pu et peuvent encore nous échapper...

5. DE LA DÉTECTION À LA PRÉDICTION : QUESTIONS DE MÉTHODE

Ces questionnements taphonomiques, qui préoccupent tant les préhistoriens, ont trouvé un écho naturel dans les communications proposées l'après-midi. Sandrine Deschamps, Fiona Kildéa et Johannes Musch se sont livrés à un indispensable exercice de comparaison à partir de plusieurs opérations de diagnostic de sites mésolithiques réalisées ces dernières années dans le val de Loire et la vallée du Cher.

Tenant compte des spécificités intrinsèques de ces gisements (conditions d'enfouissement, nature des assemblages lithiques dominés par la composante microlithique, etc.), ils ont détaillé les méthodes d'approche mises en œuvre pour caractériser ces sites, tant d'un point de vue chrono-culturel que taphonomique (réalisation de " carrés-tests " systématiques fouillés manuellement, tamisage exhaustif à l'eau des sédiments, ouverture de larges fenêtres permettant de comprendre l'organisation des vestiges et la structuration des niveaux d'habitat, etc.). Si une pluralité de méthodes peut ainsi être convoquée, il ressort de leur présentation un constat logistique sans appel : la détection des témoignages, par nature fugaces, de la Préhistoire ancienne impose de mettre en œuvre des moyens souvent inversement proportionnels à l'envergure des sites mais en adéquation avec l'enjeu scientifique de leur découverte. Et ce n'est pas là le moindre des paradoxes.

C'est ce qu'a également mis en évidence Fiona Kildéa qui s'est attachée, dans une troisième intervention, à définir les critères d'adaptation de ces méthodologies contraignantes en contexte de fouille préventive. Son exposé particulière-

ment opportun, a permis de remettre en question un *topos* largement répandu hors de la discipline selon lequel l'étude des sites paléolithiques et mésolithiques serait par nature fortement consommatrice en temps et en moyens. Cette idée repose sur la perception d'une méthode dominante, celle élaborée dans les années 1960 par l'école *paethnologique* dans le sillage des travaux de A. Leroi-Gourhan. Elle fonde sa démarche sur l'étude de l'organisation spatiale des habitats et la nécessité d'un enregistrement tridimensionnel des vestiges, dans une approche dynamique des occupations préhistoriques. Le recours systématique à ce protocole d'étude est, il est vrai, largement préconisé par la communauté scientifique ; toutefois, les conditions de fouille, en particulier en contexte préventif, ne permettent pas toujours de le mettre en œuvre avec profit et sans compromis. Bien plus, la taphonomie de certains sites ne justifie pas le déploiement systématique d'un tel appareil méthodologique, extrêmement exigeant.

Sous ce regard, le site stratifié à occupations multiples de Mareuil-sur-Cher (Loir-et-Cher), exploré préalablement à l'aménagement de l'autoroute A85, a nécessité une adaptation des stratégies de fouille selon l'état de conservation de chacun des niveaux mais aussi – et c'est cela sans doute qu'il nous faut souligner – de la nature des informations que l'on souhaitait collecter. Cette démarche de hiérarchisation, qui apparaît de plus en plus comme indispensable pour s'adapter aux réalités du terrain, a finalement conduit à couvrir l'ensemble du spectre des possibles, depuis la fouille fine jusqu'au prélèvement mécanique des assemblages lithiques en position secondaire et à l'échantillonnage de locus partiellement perturbés ou trop vastes pour être explorés exhaustivement.

Cette question de l'adaptation des méthodes d'intervention formait le cœur du propos de Frédéric BLASER, seul intervenant "extra-régional" de cette journée, ce qui constituait malheureusement l'une des lacunes de ce séminaire, et ce malgré les nombreuses invites lancées aux collègues aquitains, picards ou francs-comtois. L'intervenant, responsable d'opération à l'Inrap, s'est longuement attardé sur le problème de la détection des sites et du nécessaire ajustement des méthodologies classiques à la configuration des terrains et à la nature des formations géologiques rencontrées.

Avec audace, Frédéric Blaser a également soulevé le "tabou" de la prédictibilité des sites et, finalement, de la pertinence des démarches prospectives à très vaste échelle. Il est vrai que les données accumulées depuis près de quinze ans dans

le cadre de l'archéologie préventive fournissent désormais un échantillon statistique confortable qui, à défaut d'être parfaitement fiable, permet cependant de raisonner sur les conditions d'implantation des habitats préhistoriques. Ce travail novateur a été réalisé pour le Paléolithique moyen d'Île-de-France et ouvre des perspectives intéressantes sur la mobilité des sociétés néandertaliennes et les choix d'occupation des *territoires*. Si tous les espaces semblent parcourus et investis par les groupes humains, certains contextes comme les fonds de vallée, les rebords de plateaux ou les versants exposés aux accumulations éoliennes apparaissent potentiellement plus propices à la conservation des vestiges paléolithiques. En concertation avec le Service régional de l'archéologie (SRA), un investissement important a donc été consenti à la réalisation d'études préalables permettant de documenter les contextes géographiques et de mettre en œuvre des diagnostics systématiques, couplés à l'ouverture de nombreux sondages profonds dans les secteurs les plus favorables permettant d'atteindre les niveaux les plus anciens dans les secteurs les plus favorables.

Ainsi, plus d'une vingtaine d'occupations ont été identifiées en moins de cinq ans dans la région Île-de-France, dont près de la moitié a fait l'objet de prescriptions de fouille (BLASER 2013). En outre, l'analyse des résultats des diagnostics réalisés depuis 2001 met en évidence des correspondances entre les milieux géographiques investis et la fonction des sites ; corrélation qui restent à préciser à l'aune des nouvelles opérations. À cet effet, l'intervenant a rappelé qu'une telle démarche n'était pas exempte de critiques – ce qui est le propre des démarches expérimentales – face notamment aux risques d'une approche trop "déterministe" ou "processuelle" des occupations humaines.

6. AMBITIONS PALETHNOLOGIQUES ET PALÉOHISTORIQUES : CHANGEMENTS DE PARADIGME

Enfin, une place de choix a été laissée au cours de notre séminaire à l'archéologie programmée à travers la présentation de deux programmes de recherche qui s'établissent dans la durée puisqu'ils ont été engagés l'un et l'autre il y a plus de vingt ans. Le premier d'entre eux, consacré aux formations alluviales pléistocènes du système ligérien, s'est intéressé en priorité aux plus anciennes occupations humaines en région Centre.

Un programme systématique de prospection-inventaire suivi d'études géologiques, géochronolo-

giques et paléoenvironnementales, puis de fouilles, a ainsi été conduit dans trois vallées moyennes (Creuse, Cher et Loir) du bassin de la Loire par le Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle et le Service régional d'Archéologie du Centre, sous la direction de Jackie Despriée. Ce dernier a présenté, avec le sens aigu de la pédagogie qu'on lui connaît, les principaux objectifs de ce travail au long cours : repérer et étudier les formations alluviales fossiles, préciser la position stratigraphique des industries préhistoriques signalées dans ces nappes depuis les années 1970 et replacer les occupations humaines dans le cadre chronologique du Quaternaire.

À cet effet, une méthode de datation absolue, dite paléo-dosimétrique, appliquée aux quartzs fluviatiles optiquement blanchis (Méthode RPE¹), a permis de sérier avec précision depuis 1994 la plupart des nappes et d'obtenir un cadre chrono-stratigraphique fiable à l'échelle de chaque bassin versant (DESPRIÉE *et al.* 2012). Les plus anciennes formations fossiles actuellement retrouvées ont ainsi été déposées au cours du Pléistocène inférieur : l'étude de ces séries sédimentaires a permis d'isoler des industries du Paléolithique le plus ancien, scellées peut-être il y a plus d'un million d'années, sur les sites de " Pont de Lavaud " à Fressignes, de " la Chaudronnière " à Crozant (Indre, vallée de la Creuse) et de " la Terre des Rosières " à Lunery (Cher). En l'état actuel de la recherche, elles constitueraient les plus anciennes attestations de la présence humaine en Europe nord-occidentale, aux côtés des occurrences déjà avancées autour de 1,2 Ma sur le pourtour méditerranéen (Orce et Atapuerca en Espagne, le Vallonnet en France, Piro nord, Ceprano et Monte Roggiolo en Italie) ou, plus précocement, vers 1,8 Ma dans le Caucase (Dmanisi, Géorgie).

Dans ce contexte, les dépôts pléistocènes apparaissent régulièrement étagés et couvrent l'ensemble de la séquence depuis le SIM² 18 jusqu'à la fin du SIM 6. Dans ce contexte, les séries lithiques les plus anciennes du site de " la Noira " à Brinay (Cher) ont ainsi pu être datées par la méthode RPE d'au moins 650 ka BP, ce qui en fait un témoignage de première importance pour saisir les premières expressions du phénomène acheuléen en Europe, après le *gap* qui fait suite, sans véritable explication, à l'inversion magnétique de Matuyama/Brunhes.

Ces avancées s'ajoutent à celles tout aussi considérables effectuées par Thierry Aubry, Bertrand Walter et leurs équipes dans la vallée de la Claise, au sud de l'Indre-et-Loire. Leurs travaux – qui prennent chronologiquement le relais de ceux de Jackie Despriée – ont essentiellement concerné le Paléolithique moyen, la transition avec le Paléolithique supérieur et les millénaires qui succèdent. Bertrand Walter a dressé, au cours de ce séminaire, un bilan des prospections, sondages et fouilles réalisés dans ce secteur depuis 1994, majoritairement sur des sites de plein air (" les Maîtreaux ", " la Picardie ") mais également en domaine karstique (" les Roches " d'Abilly). L'expérience qu'ils ont accumulée depuis plus de vingt ans a permis de redéfinir les environnements géologiques et pédo-sédimentaires et de mettre en place une méthodologie de détection, d'acquisition et de traitement des données adaptée aux réalités du terrain, en s'appuyant sur les travaux antérieurs des correspondants bénévoles.

In fine, c'est une forte densité de sites qui se dégage de ce travail de longue haleine, éclairant chaque phase d'une séquence dont la chronologie se fonde désormais sur une corrélation des données typo-technologiques avec les mesures radiocarbone et par LSO³ obtenues sur le site stratifié des " Roches " d'Abilly (AUBRY *et al.* 2012). Ces connaissances nouvelles complètent à l'évidence les schémas paléohistoriques généralement avancés dans la région : dans une perspective diachronique, il a ainsi été possible de caractériser les modalités techniques d'exploitation et de transformation des matières premières lithiques ainsi que les aires de diffusion des ressources locales. Les données relatives à d'autres activités (exploitation de la faune, industrie osseuse, etc.), permettent en outre de proposer une interprétation renouvelée du mode de fréquentation et d'appropriation de ce territoire par les groupes humains au cours du Paléolithique, en lien avec le fonctionnement d'un bassin économique plus vaste intégrant les moyennes vallées de la Loire, de la Creuse et du Cher.

Ces programmes exigeants, solidement charpentés par l'expérience, portent aujourd'hui leurs fruits à travers la fouille de sites appelés à devenir des références nationales et internationales. Ils éclairent les apports d'un investissement dans la durée qui seul autorise l'obtention des résultats significatifs. Ce constat démontre de manière criante, si cela était

1. Résonance paramagnétique électronique.

2. Stade isotopique marin.

3. Luminescence stimulée optiquement.

encore nécessaire, la nécessité d'une programmation sur le long terme de la recherche – à l'échelle des projets eux-mêmes mais également de l'action du ministère de la Culture et de ses services régionaux – qui s'affranchit, pour partie au moins, des contingences de l'aménagement du territoire et, partant, d'une stricte accumulation des données, même si cette étape reste indispensable. Pour cela, l'archéologie préventive ne doit donc pas constituer une fin en soi, mais un moyen efficace de production des connaissances et – pourquoi le nier ? – une solide opportunité d'action qu'il nous faut solliciter et orienter à notre guise en fonction des objectifs scientifiques assignés aux opérations et des enjeux de la préservation du patrimoine.

À la suite des différentes interventions et des échanges que ces dernières n'ont pas manqué de provoquer, Boris Valentin a livré une synthèse de ce séminaire, véritable "tour de force" au regard de la diversité et de la richesse des communications présentées. Il a notamment insisté sur le développement de l'archéologie préventive et le bouleversement complet des connaissances que cette dernière a entraîné depuis vingt ans ; renversement qu'il n'a pas hésité à qualifier de "troisième révolution de l'archéologie préhistorique"⁴. Cette mutation ne s'est toutefois pas opérée sans difficulté et l'on perçoit, aujourd'hui encore, des réticences face à une recherche paléolithique et mésolithique souvent considérée comme accessoire en contexte préventif. À cet effet, Boris Valentin a rappelé l'ardente obligation d'inscrire toute action préventive dans une perspective de recherche fondamentale et, partant, dans une logique de planification à laquelle fait déjà écho un certain nombre de programmes pluri-institutionnels, notamment le projet d'activité scientifique de l'Inrap sur le Paléolithique et le Mésolithique, coordonné par Bénédicte Souffi, ou le PCR sur le Paléolithique final et le Mésolithique du Bassin parisien.

À l'instar des opérations programmées, ces actions permettent d'ancrer dans la durée les problématiques de recherche, d'affiner collectivement les méthodes et de fédérer les énergies autour d'enjeux scientifiques clairement circonscrits et formulés. C'est ce défi que devra à l'avenir relever l'ensemble

de la discipline, au risque d'être submergée par une documentation devenue trop abondante pour être réellement exploitable.

REMERCIEMENTS

Nous adressons nos plus sincères remerciements à Boris Valentin pour sa relecture critique de ce compte rendu. Ses commentaires et suggestions ont largement contribué à l'amélioration du manuscrit.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

AUBRY *et al.* 2012

Aubry T., Antonio Dimuccio C., Almeida M., Buylaert J.-P., Fontana L., Higham T., Liard M., Murray A.S., Neves M. J., Peyrouse J.-B. et Walter B. - Stratigraphic and technological evidence from the middle palaeolithic-Châtelperronian-Aurignacian record at the Bordes-Fitte rockshelter (Roches d'Abilly site, Central France), *Journal of Human Evolution*, 62 : 116-137.

BERTRAND et TEXIER 1995

Bertrand P. et Texier J.-P. - Fabric analysis: Application to Palaeolithic sites, *Journal of Archaeological Science*, 22 : 521-535.

BLASER 2013

Blaser F. - Territoires néandertaliens et prédictibilité des sites : données récentes, in : B. Souffi (dir.), *Recherches archéologiques préventives dans le Bassin parisien, du Pléistocène à l'Holocène : chronologie, caractérisation culturelle et fonctionnement des sites*, rapport de PAS, Inrap : 21-46.

DEPAEPE et SÉARA 2011

Depaepe P. et Séara F. - *Le diagnostic des sites paléolithiques et mésolithiques*, Les Cahiers de l'Inrap, 3, 110 p.

DESPRIÉE *et al.* 2012

Despriée J., Voinchet P., Tissoux H., Bahain J.-J., Falguères C. et Courcimault G. - *Géochronologie et préhistoire des formations fluviales fossiles de la région Centre*, ARCHEA, Tours, 196 p.

VALENTIN 2008

Valentin B. - *De l'Oise à la Vienne, en passant par le Jourdain. Jalons pour une Paléohistoire des derniers chasseurs (XIV^e-VI^e millénaire av. J.-C.)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 325 p.

4. Elle fait suite au basculement vers les études stratigraphiques au début du XX^e s., à l'initiative de l'Abbé Breuil, et au renouvellement puissant des approches paléoculturelles dans le sillage des travaux de l'école paléolithologique d'A. Leroi-Gourhan au début des années 1960 (VALENTIN 2008).